5e Année. — N° 10 Abonnements d'un an: 15 francs. — De 6 mois: 8 francs. — De 3 mois: 4 francs. 5 Mars 1933.

CŒURS VAILLANTS

a cœurs vaillants rien d'impossible.

Nouvelle Série -- Hebdomadaire.
Adr: 82 R. de l'Université PARIS 7e
Tel: Littré 49-95 et « Néguin 1223-59

LES AVENTURES DE CÉSARIN PITCHOUNET

Un atterrissage mouvementé

Entraîné malgré lui dans des aventures plutôt mouvementées, Césarin, qui déteste au plus haut point les voyages, se voit, par une malchance persistante, successivement embarqué sur un bateau pirate, expédié au cœur du Riff, enfermé dans un sac, puis embarqué d'une façon extraordinaire sur un avion. Après avoir traversé le Sahara, l'avion survole l'Afrique équatoriale.

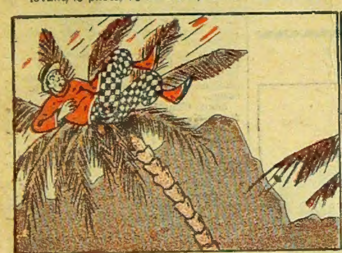




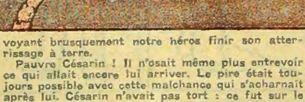


Après un moment d'abattement bien naturel, Césarin, qui se voyait, encore une fois, éloigné de son cher Marseille, se mit à s'intéresser au paysage qui se déroulait sous lui. Il pria même Arthur Volovant, le pilote, de faire un peu de « rase-mottes » pour mieux se rendre compte du beau spectacle.

Debout dans la carlingue de l'avion, Césarin suivait, ravi, l'évolution d'un troupeau de girafes lorsque, soudain, pour éviter un vautour qui se dirigeait droit sur lui, Arthur Volovant dut faire un brusque écart, désastreux pour notre ami Césarin, qui bascula dans le vide. L'avion continua son chemin, le pilote n'ayant pas entendu le cri de détresse de notre héros qui tournoyait dans l'air comme un pantin.









Heureusement, l'avion volait très bas, et, pour comble de bonheur, Césarin vint choir sur le faîte d'un palmier qui, sous le choc, plia, amortissant sa chute. Sans doute dérangé dans sa rêverie tropicale, le palmier contre-attaqua à sa façon en renvoyant brusquement notre héros finir son atterrissage à terre.

Pauvre Césarin ! Il n'osait même plus entrevoir ce qui allait encore lui arriver. Le pire était toujours possible avec cette malchance qui s'acharnait après lui. Césarin n'avait pas tort : ce fut sur le dos d'un rhinocéros qu'il vint finalement atterrir. « Quelle aventure ! Quelle aventure ! ne cessait de répéter Césarin ; le plus triste, c'est que pas le moindre Marseillais ne voudra me croire, le jour où je raconterai tout ça ! » En effet, tout en semblant fabuleux, c'était malheureusement vrai.







Le rhinocéros, interrompu dans son repas d'herbe tendre, et ne se sentant aucune disposition pour servir de monture à notre ami, se mit à gambader, à ruer, plus encore qu'un cabri. Sur son dos, Césarin tenait bon, sachant qu'une fois désarçonné il était un homme mort. Enfin, le rhinocéros baissa la tête et fila comme une flèche, droit devant lui. « Que va-t-il encore m'arriver ? se répétait Césarin. Quelle aventure, bonne mère ! Quelle aventure ! » Soudain, après avoir traversé un rideau de feuillage, le rhinocéros se raidit brusquement. Rien à faire pour essayer de se cramponner, ces coups-là sont imparables pour un homme qui ne s'y attend pas. Césarin continua seul, dans l'espace, la course infernale. Mais, horreur, que voyait-il ? Le rhinocéros venait de le précipiter dans une rivière infestée de crocodiles. La gueule ouverte, une énorme bête l'attendait pour le dévorer !




TOTO DÉTECTIVE

Un coup de feu retentit, claquant sec, et dont l'écho se répercuta dans les profondeurs de la lande.

Presque aussitôt Robert Potier se dressa derrière la haie qui le cachait, et s'écria :

— Roger ! Jean ! vite. Il tourne derrière le vieux moulin, j'ai dû le blesser, rattrapons-le.

Les trois compagnons, les coudes au corps, la tête en avant, le revolver au poing, foncèrent dans la direction indiquée.

⁂

Robert Potier a douze ans, Roger Renard et Jean Chartier exactement le même âge. Les revolvers qu'ils ont en main valent 3 fr. 75 dans tous les bazars, mais l'homme qu'ils poursuivent est, paraît-il, un bandit fameux dans toute la contrée.

C'est après déjeuner que cela leur a pris de lui donner la chasse, et le projet a été vite mis à exécution.

Vous comprenez qu'on n'est pas en colonie de vacances pour rien. Ce n'est pas pour rien non plus que la campagne bretonne nous ouvre des horizons infinis, où la mer s'allonge dans l'in-



— Vite, les gars, on l'a !

tervalle des collines, que la forêt du Huelgoat donne pour rien ses mystérieuses profondeurs. Alors quand on a douze ans et l'imagination en tempête, rien n'est plus facile que d'inventer les plus magnifiques histoires et, ce qui est plus chic encore, de les réaliser à fond.

⁂

Les trois policiers courent toujours. Ils approchent du vieux moulin derrière lequel le bandit s'est caché et, en effet, derrière la tour, une ombre, que le soleil de 5 heures dessine déjà plus grande, se profile sur le sol.

— Vite les gars ! on l'a...

De fait, à force de courir après leur bandit, ils ont fini par croire qu'il existait réellement et ils ne seraient pas du tout surpris de le trouver couteau aux dents, pistolet au poing, tapi derrière le moulin.

Les voilà... ils ne sont plus qu'à dix mètres de la tour, mais l'ombre bouge, elle semble venir vers eux. D'instinct les trois policiers se resserrent les uns contre les autres. Il semble même que Jean Chartier regarde derrière lui, pour s'assurer que la retraite est encore possible.

Et brusquement quelqu'un surgit devant eux.

— Ah ! c'est Monsieur l'abbé !

⁂

M. l'abbé n'a pas l'air plus content que ça.

Il s'avance vers ses trois phénomènes :

— Eh bien ! mes petits gars, à quoi jouiez-vous ?

C'est Robert Potier qui répond :

— Ah ! Monsieur l'abbé, aux détectives !

Il est mignon tout plein, Robert Potier, pas grand, mais les yeux bleus, les cheveux blonds, une frimousse amusante, l'air assez bébé pour que la colonie ne le connaisse que sous le nom de Toto. Il n'aime pas beaucoup d'ailleurs qu'on l'appelle comme cela, et jamais, au grand jamais, M. l'abbé ne se permettrait de l'appeler autrement que Robert, mais ce sont les camarades : Toto par ci, Toto par là...

M. l'abbé continue :

— Encore aux détectives, mais vous ne connaissez donc pas d'autres jeux ?

C'est surtout à Jean Chartier et à Roger Renard que la question s'adresse, et ceux-ci un peu gênés répondent :

— Ah ! si Monsieur l'abbé, seulement c'est Tot... c'est Robert qui nous a demandé de jouer à ça. Alors, comme ça paraissait tellement lui faire plaisir...

— D'ailleurs, mes petits gars, il est l'heure de rentrer à la maison, par conséquent cessez votre jeu.

M. l'abbé porte son sifflet à ses lèvres et en tire un son strident. Trois minutes après, il a quarante gars autour de lui, l'appel est rapidement fait, et on ramasse les affaires qui traînent, musettes, capuchons ; en moins de dix minutes, tout le monde est prêt et, tandis que le soleil de septembre s'incline déjà vers la mer, la colonie s'égrène sur la route du retour.

⁂

9 heures du soir...

Les enfants sont couchés. M. l'abbé, entouré de ses auxiliaires, fait la critique de la journée :

— En somme tout a bien marché, beau temps, les enfants ont bon esprit, il n'y a pas de blessé, pas d'objet perdu...

— Donc, rien de grave...

— Rien de grave... non, mais il y a tout de même quelque chose à signaler...

Les auxiliaires regardent M. l'abbé.

Voilà plusieurs fois... et quand je dis plusieurs fois... je devrais dire tous les jours, que je remarque que Robert Potier...

— Ah oui, Toto ?

— Que Robert Potier joue au détective. Cela devient un petit peu agaçant. Il ne s'agirait pas qu'il se détraque le jugement, et qu'il s'imagine que la vie est un roman policier...

— Oh ! croyez-vous, Monsieur l'abbé, on peut bien en vacances...

— Oui, mais les vacances ne dureront pas toujours ; et si elles se sont passées à échafauder des bizarreries, on peut craindre que le travail de classe ne s'en ressente à la rentrée, et je voudrais trouver avec vous comment on pourrait s'y prendre pour faire passer au jeune Toto...

— Ah ! voyez-vous, Monsieur l'abbé, cela vous prend aussi !

— C'est votre faute... Pour faire passer à Robert Potier ces goûts-là, je lui ai déjà fait plusieurs remarques. Il m'écoute avec de grands airs contrits, mais le lendemain il recommence. Il faudrait trouver quelque chose... quelque chose de nouveau... quelque chose qui fasse corps, pour ainsi dire, avec ses jeux habituels, voyez-vous ça ?

Un instant de silence.

Puis Armand Lelièvre prend la parole. Il a été chef scout, alors vous comprenez que les jeux imaginatifs, cela le connaît.

— Figurez-vous, Monsieur l'abbé, que



— Regardez ce papier.

depuis quelque temps ce souci me travaille également et, ma foi, il m'était venu quelques idées que je vais vous soumettre.

— Voyons, dis-nous ça.

— Eh bien !... pourquoi n'imaginerions-nous pas, nous aussi, un roman dans lequel notre brave Robert donnerait tête baissée et au cours duquel il lui arriverait assez de mésaventures pour le dégoûter à tout jamais du métier, et le faire revenir à une conception un peu plus saine de l'existence ?

— Eh bien, voyons, dis-nous ton idée.

Armand Lelièvre commença. Posément, il expliquait son plan à M. l'abbé, s'arrêtait de temps en temps pour guetter une objection qui d'ailleurs ne venait pas, puis repartait. Quand il eut fini, au bout de dix minutes, la physionomie de ses interlocuteurs reflétait le plus vif intérêt, les lèvres s'élargissaient dans un sourire toujours plus accentué, les mains se frottaient, un nouveau roman policier venait de paraître au monde.

Dans le dortoir tout voisin, les enfants dormaient à poings fermés.

⁂

Le lendemain matin, après le petit déjeuner, Toto appela son très cher Roger et son indispensable Jean :

— Mes amis, il y a du nouveau !

— Ah ! dit Jean Chartier, tu ne vas pas nous faire attraper comme hier !

— Quoi ? on s'est pas fait attraper hier ?

— Non, mais j'ai bien vu que M. l'abbé n'était pas content.

— Je t'assure, dit Roger Renard, il vaudrait mieux jouer à autre chose.

La figure de Robert Potier se fit plus grave.

— Mes chers amis, il ne s'agit plus de jeu, mais d'une véritable aventure, d'un drame authentique, d'une histoire effrayante...

— Que veux-tu dire ?

— Regardez ce papier que j'ai trouvé ce matin près de mon lit.

Jean et Roger prirent la feuille que leur ami leur tendait et lurent :

« Voici 563 jours que je suis prisonnier du Triangle Vert. Cette redoutable association de criminels veut me faire trahir les secrets qui m'ont été confiés. Naturellement je m'y refuse... Ma situation est épouvantable... Je confie cette lettre à la brise du soir... Puisse-t-elle la déposer aux pieds d'un



C'était une feuille à en-tête.

homme courageux qui tentera de me délivrer... Qu'il se hâte s'il veut trouver autre chose que mon cadavre ! »

— Hein c'est-y assez atroce ?... Vous savez qu'au dortoir mon lit est près de la fenêtre, il fait chaud et cette nuit j'avais laissé celle-ci ouverte ; c'est donc bien la brise du soir qui a déposé la feuille auprès de mon lit ; elle est chiffonnée, pleine de poussière, éraflée par les buissons de la route, il y a même dans le coin à gauche... voyez, quelque chose comme une goutte de sang...

Jean Chartier et Roger Renard se regardaient. Robert les interpella :

— Eh bien ! qu'est-ce que vous en dites, les gars ?

— C'est une drôle d'histoire, ce serait plus simple de prévenir les gendarmes.

— Les gendarmes ?... je les connais, ils classeront l'affaire. Non, je vous assure, il faut qu'on arrange cette affaire nous-mêmes, il faut qu'on délivre le prisonnier.

— C'est vite dit, mais comment le délivrer ? on ne sait même pas où il est...

— Il ne doit pas être loin.

— A quoi vois-tu cela ?

— Au papier. L'encre n'est pas ancienne et si la feuille est salie, elle n'est pas jaunie, elle a dû être jetée hier soir, du sommet d'un donjon peut-être, et le vent l'aura portée jusqu'ici. Nous n'avons donc qu'à chercher au cours de nos promenades où peut bien se trouver le repaire du Triangle Vert... Nous le trouverons. Il faut qu'on le trouve !

Mais c'est curieux, Robert a beau les exciter, les deux amis restent silencieux ; et si le jeune détective avait encore plus de flair qu'il en a, il s'apercevrait qu'à quelque distance, M. l'abbé et son état-major observent du coin de l'œil.

(A suivre.) **Pierre Rougemont.**

Nous déconseillons vivement à nos abonnés de se servir du téléphone pour nous adresser des demandes de numéros ou nous signaler des changement d'adresse.

C'est une source de nombreuses erreurs.

Qu'il veuillent bien de préférence nous envoyer une carte postale, cela leur reviendra, d'ailleurs, moins cher !

AU JARDIN ZOOLOGIQUE



Lorsqu'il avait rencontré des autruches, au Jardin zoologique, M. Baruche avait offert une clef à l'une d'elles



qui, sans plus de façon, l'avait avalée!
Puis, chez lui, il s'était attaché un aimant dans le dos, sous son veston.



Le lendemain, il vit bien que l'autruche portait la clef dans son estomac. A l'aide de l'aimant, il pensait l'emmener chez lui.



Mais c'est l'autruche qui fut la plus forte et qui l'obligea à la suivre dans sa volière !!!

Le Syndicat de l'Honneur

MARC et Michel, dans un coin de la cour, jouent à la citadelle.

— Encore un fort à prendre, dit Marc, et j'ai gagné.

— Parle pas trop vite, répond Michel, je ne suis pas encore mort.

Et, ce disant, il fait rouler son agathe rose et envoie bien loin le marbre de son camarade.

Avec un geste de dépit, Marc se redresse.

— Vrai, je n'ai pas de veine !

Et, tandis que Michel continue ses exploits, l'enfant, les mains dans les poches, se détourne avec indifférence et promène son regard autour de lui.

Au bout de la cour, presque tous les écoliers sont réunis autour de la pompe, serrés les uns contre les autres, ils font cercle



C'est lâche de s'attaquer à de plus petits.

et semblent s'intéresser vivement à un spectacle nouveau.

— Tiens, que se passe-t-il là-bas, se dit Marc intrigué.

Et, sans tarder davantage, il s'élance en avant.

— Michel, attends une minute, je reviens tout de suite.

Michel, très occupé, n'entend pas. Son agathe rose dirigée d'une main sûre, a gagné le trou central. L'enfant pousse un cri de joie :

— J'ai la citadelle ! A moi de gagner, maintenant... Marc, je vais te battre.

Mais Marc n'est plus là. Déjà il a traversé la cour. Il est arrivé près du groupe compact, s'est insinué au milieu de ses camarades et, bientôt, se trouve au premier rang. Devant lui, deux garçons comme rivés l'un à l'autre se roulent dans la poussière. Marc les reconnaît : le petit au-dessous c'est Pirette. D'une main, il a saisi la chevelure du grand Trumard et de l'autre il essaie de détacher les doigts de son adversaire qui lui serrent la gorge.

C'est peine perdue Pirette est trop petit, trop faible, l'autre de sa main puissante lui étreint le cou à l'étouffer.

— Répète un peu, rogneux, répète que je suis un vieux singe, dit le grand Trumard, je vais te faire manger de la terre, moi ! et il heurte violemment sur les cailloux du sol la tête de Pirette.

C'est trop fort. Marc, indigné, jette un regard rapide auour de lui. Aucun de ses camarades ne bouge, aucun n'ose se mesurer avec le grand Trumard, le plus solide gaillard de la bande à Bourrichon. Résolument, Marc s'avance.

— Arrête, Trumard !... c'est lâche de s'attaquer à des plus petits que soi... Et, d'un geste rapide et énergique, il le saisit par les épaules et le rejette en arrière.

Pirette, délivré, se relève. Son bas déchiré laisse apercevoir le genou saignant, saignant. Il n'y prend garde. Tout entier à sa colère, Pirette court les poings fermés vers Trumard. Mais quelqu'un se plante devant lui, c'est Michel qui est venu aussi assister au spectacle.

— Hé là ! on ne passe pas, camarade, dit-il résolument.

— Si ! que je passe !... il va me le payer, ce vieux singe.

— Allons, allons, continue Michel, le prenant à bras-le-corps. Dis-moi, qu'est-ce qu'il t'a fait ?

— Il m'a traité de filou !

— Oh ! tout de même, c'est pas pour cette blague que vous allez vous démolir, ce serait fou.

— Eh bien ! il n'a pas besoin de dire que je suis un filou. Je ne lui avais rien fait, moi !

Et Pirette éclata en sanglots. Emu de la détresse de ce petit, que ceux de la bande à Bourrichon prennent plaisir à persécuter, Michel l'enveloppe de son bras. Tout de suite, pour détourner l'attention de son ami, il l'entraîne loin de son adversaire.

— Viens, lui dit-il, et ne pleure plus, va, Pirette... Maintenant, je suis là pour te défendre : jouons à deux aux marbres. Si tu gagnes, je te donne mon agathe rose, veux-tu ?

L'enfant, calmé par la douceur de cette voix, séduit aussi par la proposition alléchante, se laisse entraîner. Alors, seulement, Michel remarque qu'il traîne la jambe.

— Tu boites ? demanda-t-il, tu as du mal ?

— C'est lui qui m'a fait mal à mon genou.

— Montre un peu.

Et, faisant asseoir Pirette sur le sol, Michel relève la jarretière et, doucement, tire le bas. Sur le genou de Pirette la peau est arrachée. Sur la plaie vive, la terre et le sang ont laissé une sorte de boue noire et rouge. Donne ton mouchoir, Pirette, je vais essuyer.

— J'en ai pas, répond le petit, qui vient de se frotter les yeux avec sa manche, et regarde son genou d'un air inquiet.

— Tu n'en as pas ?

Michel fait alors comme si Pirette était son petit frère. Il tire son mouchoir de sa poche — un propre du matin — court à la pompe, le trempe dans l'eau fraîche, revient vers son blessé et, doucement, avec des précautions infinies, lave la plaie, essuie la boue et le sang. Tout est bien, maintenant, Michel est content ; en bon infirmier, il plie son mouchoir qu'il vient de tordre, l'applique sur le genou meurtri et l'y noue fortement.

— Tu me le rendras demain, dit-il, se relevant et tendant la main à son petit protégé. Maintenant, jouons.

Pirette ne songe pas à remercier. De la part de son ami, il est habitué à ces sortes d'attentions. Quant à Michel, il ne pense même pas au merci de Pirette. Du reste, il est croisé ; c'est son rôle de faire du bien ; comme le dit souvent M. l'Abbé : « Le bien, il ne faut pas le faire pour l'honneur, moins encore pour l'argent, il faut le faire pour l'amour du bon Dieu. »

***

11 heures du matin, Marc, son frère Gabriel, Michel Laroche et Paul Ardent sortent ensemble de l'école.

— Eh bien ! Michel, commence Marc, qu'est-ce que tu dis de la bataille ? C'est dégoûtant, tous les élèves sont des lâches : si nous n'étions pas arrivés, ils auraient laissé tuer Pirette.

— J'ai vu le genou de Pirette, répond Michel avec indignation, toute la peau était enlevée.

— On devrait empêcher cela, hasarde Paul.

— Empêcher, empêcher, réplique Michel en haussant les épaules. C'est facile à dire. Comment veux-tu qu'on empêche, on n'est pas partout à la fois.

Le visage de Marc s'illumine : il se frappe le front :

— Tu as une bonne idée, Paul ; oui, il faut empêcher les batailles, c'est simple... faisons un syndicat.

— Hein ! quoi ! disent les autres ahuris... un syndicat? Tu te moques de nous... sais-tu seulement ce que c'est qu'un syndicat ?

— Si je le sais ! La preuve c'est que mon papa est dans le syndicat des mécaniciens ; il est secrétaire dans le bureau.

— Eh bien ! dis nous ce que c'est, reprennent-ils en chœur, avec une nuance d'ironie dans la voix.

— Parlez pas tous à la fois, je vais vous le dire : Un syndicat, c'est quand on se met ensemble pour ses intérêts, comme dit papa. Quand on est deux, on est plus fort que tout seul, quand on est dix on est plus fort qu'à deux ; vous comprenez ?

— Oui, et après ?

— Les mécaniciens se sont mis ensemble pour avoir le repos hebdomadaire et d'autres choses encore. Nous autres, mettons-nous ensemble pour empêcher de se battre.

— Tu as raison, dit Michel, gagné par cette idée. Faisons un syndicat pour empêcher les batailles.

— Il faut le faire aussi pour empêcher de tricher, ajoute Paul. L'autre jour encore on jouait aux barres. Il y en a qui disent avoir barres et ce n'est pas vrai. Ils font du filou et alors on n'a pas de plaisir.

— Dans ce cas, il faut des articles, conclut Marc avec importance.

— Des articles ? Qu'est-ce que c'est ?

— Eh bien ! c'est mettre sur un papier tout ce qu'on veut avec des numéros devant. Qui est-ce qui a du papier ?

— Moi, dit Gabriel.

En même temps, il ouvre son cahier et en déchire vivement la dernière page.

— Tiens, voilà !

Il fallait un crayon. Michel prêta le sien ;



Michel lave la plaie.

un appui : la pierre d'un châssis le fournit. Et Marc commence à écrire. Par-dessus son bras ses camarades regardent avec attention. Gabriel, trop petit, se dresse sur la pointe des pieds.

— S-y-n, syn, d-i, di c-a-t, cat, syndicat.

Mais, syndicat de quoi ? demande Marc tournant la tête, il faut un nom.

Bah ! on verra tout à l'heure ! les articles d'abord.

ARTICLE PREMIER. — Tous les garçons du syndicat s'engagent à empêcher les batailles et à défendre les petits.

— Ajoute qu'ils ne peuvent jamais se battre eux-mêmes.

— Oh ! cela c'est sûr ! répond Marc.

— Ça ne fait rien, c'est bon à mettre tout de même.

ART. 2. — Les garçons du syndicat ne peuvent jamais faire du filou dans les jeux.

C'est au tour de Gabriel de s'exclamer :

— Assez, proteste-t-il, si on met beaucoup d'articles, on ne retiendra rien.

— Tais-toi, commanda son frère, tu ne comprends rien à tout celà. Il faut au moins trois articles ou bien c'est pas la peine de se syndiquer. Mais Paul a trouvé le troi-



Marc commence à écrire.

sième article. Te souviens-tu, Marc, dit-il, l'autre jour, le directeur a demandé qui avait cassé la visière de Leblond. Personne ne s'est dénoncé et c'est toujours comme cela. Mets qu'on doit le dire, même quand on a fait une sottise.

— Maintenant, dit Marc, se retournant vers son petit auditoire, la feuille de papier dans les mains, je lis, écoutez bien :

« ARTICLE PREMIER. — Les garçons du syndicat s'engagent à empêcher les batailles, à défendre les petits et à ne pas se battre eux-mêmes.

« ART. 2. — Les garçons du syndicat ne peuvent jamais faire du filou dans les jeux.

« ART. 3. — Il faut le dire, même quand on a fait une sottise.

« Ecrivez tous votre nom au bas de la page et ce sera fini. Papa dit que les hommes d'honneur, quand ils ont mis leur nom en bas d'une page, tiennent toujours leurs promesses.

Les enfants, chacun à leur tour, signent le papier de leur plus belle main. Le tour de Gabriel arrive : son frère Marc l'écarte.

— Tu es trop petit, toi, tu n'es pas assez fort pour empêcher les batailles.

— Hé ! dit Gabriel avec vivacité et rouge de colère, je peux toujours empêcher les batailles chez les petits. Pour ne pas tricher et être franc, pas besoin d'être grand. Après tout tu n'es pas si grand que cela toi.

Et, reprenant le crayon que son frère lui a arraché, d'une main ferme, il met sa signature.

— Nous voilà toujours quatre, dit-il en rendant le crayon, sans compter les autres qui viendront. Zeff s'y mettra, c'est sûr.

Maintenant quel nom va-t-on prendre ?

— Ah ! c'est vrai, le nom ! je l'avais oublié, dit Marc, il faudrait quelque chose de bien trouvé.

— Mais, réplique Michel, tu parlais tout à l'heure des hommes d'honneur. Appelons notre syndicat le syndicat de l'honneur.

— Le syndicat de l'honneur !... Oui, c'est cela, reprirent-ils en chœur.

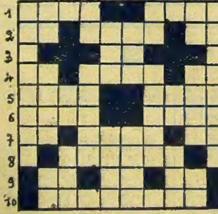
Au haut de la page, à l'endroit laissé en blanc, sans tarder, Marc écrit en grosses lettres : « Syndicat de l'honneur ». Un instant il considéra son travail avec orgueil ; puis, ouvrant sa géographie, il y plaça le précieux papier. Le syndicat était constitué.

— Il est midi, termine Gabriel, moi j'ai faim.

Rappelés à la réalité banale, les petits syndiqués se serrèrent vigoureusement la main et se séparèrent joyeux, conscients d'avoir fait œuvre d'hommes et préparé l'avenir.

Etienne Dumortier.

MOTS CROISÉS



HORIZONTALEMENT

Est à la tête d'une paroisse; — longue robe en toile blanche que met le prêtre. — 2. Charpente ; — aimait les lentilles; — préfixe négatif. — 3. Lettre grecque. — 4. Note de musique; — épouse d'Abraham; — pronom. — 5. Alla à l'aventure; — Etre infini, Créateur. — 6. Séjour des bienheureux; — une des Hébrides. — 7. Adjectif possessif. — mari de Bethsabée; — nom d'un jour. — 8. Ni ecclésiastique ni religieux. — 9. Du verbe avoir; — conjonction marquant l'alternative; — s'emploie avec saint. — 10. Fromage de crème et de safran.

VERTICALEMENT

1. Prière qui se dit à la messe avant l'Epitre. — 2. Coutumes; — embarras; — préfixe. — 3. Ile française de l'Atlantique; — fille de Laban. — 4. Fin de participe; — marqua sa déférence. — 5. Ville de Belgique; — sous-préfecture. — 6. Ressemblance de famille; — suffixe employé en chimie. — 7. Article contracté; — mot qui souvent nous chagrine. — 8. Belle espèce de papillons; — roi d'Israël. — 9. Préfixe qui indique le redoublement; — victoire de Napoléon Ier sur les Prussiens; — pronom indéfini. — 10. Enduire de glu.

UN CŒUR VAILLANT

Saint-François d'Assise

Comment il grandit et comment il fit vœu de toujours soulager les pauvres.



Vous souvient-il, petits amis, que, voilà déjà un an, je vous racontais comment saint François, tout comme Jésus, naquit dans une étable ?

Vous souvient-il que sa maman était française et provençale, et se nommait dame Pica de Bourlemont ?

Le soir, pour endormir son enfant, elle lui chantait de jolies chansons de France, et lui, le petit Italien, il apprenait ainsi à parler notre langue.

Il fallut bien aussi qu'il étudiât la langue de son pays, et on l'envoya à l'école.

En ce temps-là, c'étaient surtout les prêtres et les moines qui se chargeaient de faire la classe.

Bien sûr qu'ils n'enseignaient pas tout ce qu'on vous apprend aujourd'hui dans vos beaux palais scolaires. Les petits gars d'Assise ne se souciaent guère de l'algèbre et, certes, ils ne passaient pas leurs soirées à crayonner des dessins de science. Mais leurs maîtres, avec l'italien, leur apprenaient le latin, et, surtout, ils s'efforçaient d'en faire d'honnêtes gens et de bons et de solides chrétiens.

François fut donc confié aux prêtres de l'église Saint-Georges, toute proche de la maison paternelle. Quand il sut tout ce qui était nécessaire pour faire un bon marchand, et qu'il fut en âge de travailler, il commença à aider son père dans son commerce de draperie.

Il aunait les étoffes, les pliait, les empaquetait et aidait les acheteurs à les placer sur leurs chevaux.

Comme il était toujours courtois, aimable et avenant, les clients aimaient avoir affaire à lui ; et comme il était très bon et très doux, les pauvres n'hésitaient pas à lui tendre la main.



Sitôt qu'il en apercevait un, bien vite il portait la main à son aumonière pendue à sa ceinture et, généreusement, il lui donnait des gros sous.

Un jour, cependant, la boutique était pleine de clients. François était très occupé à les servir, quand la voix tremblante d'un mendiant vint le distraire :

— Pour l'amour de Notre-Dame et de son Fils, la charité, s'il vous plaît, bon sire.

Enervé, François sortit de ses gonds :

— Ah ! c'est bien le moment de me déranger ! Passez donc votre chemin, s'écria-t-il.

Et le pauvre s'en fut, tête basse, humilié.

François, lui, tout aussitôt, eut honte de son vilain mouvement.

— Qu'ai-je donc fait ? pensa-t-il. Si cet homme était venu de la part de l'un de mes nobles amis, comte ou baron, sûrement j'aurais eu le temps de lui donner l'argent demandé. Or, voilà qu'il est venu de la part du Roi des rois, du Maître des maîtres ; voilà qu'il m'a demandé secours au nom de la douce Vierge Marie et de son Jésus, et voilà que je l'ai renvoyé durement et les mains vides ! François, François, c'est bien mal ce que tu as fait là. Le bon Dieu doit être fort courroucé contre toi.

Et, laissant marchandises et clients, il sort précipitamment, et court à la recherche du mendiant. Il le rejoint au coin d'une rue :

— Oh ! frère, lui dit-il, pardonnez-moi pour les mauvaises paroles que je vous ai dites tout à l'heure. Pardonnez-moi pour le geste irréfléchi que j'ai fait en vous chassant, et veuillez prier le bon Dieu pour qu'il ait pitié de moi.

Ce disant, il avait des larmes plein les yeux.

Le mendiant, voyant ce beau jeune homme implorer ainsi son pardon, fut tout confus et intimidé.

— Certes, oui, beau sire, je vous pardonne de tout cœur, et bien volontiers je prierai Dieu pour vous, et aussi la Vierge bénie et tous les saints du paradis.

Alors, François détacha son aumonière pleine de belles pièces d'argent, et, d'un geste rapide, la vida toute dans la besace du pauvre vieil homme. Puis, vite, il se sauva, revint à la boutique, et, le cœur soulagé, se remit au travail.

(A suivre.)

Bry.

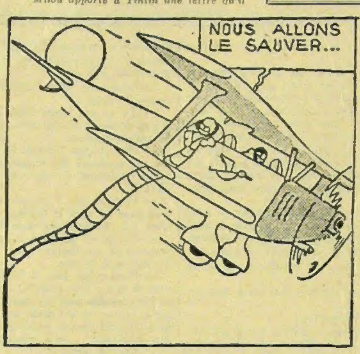
Tintin et Milo

Tintin et Milou se sont embarqués à Bordeaux, à destination du Congo.

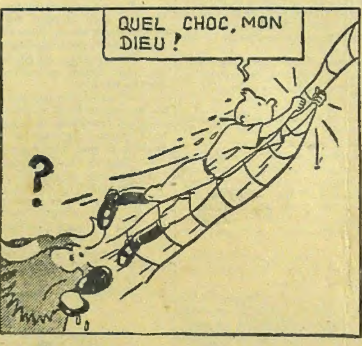
Après une aventure sinistre, ils font la rencontre d'un bon père Missionnaire qui les conduit à son poste.

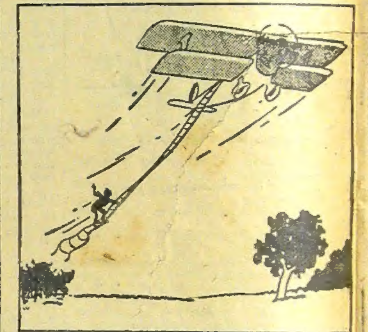
Mais un chef de la tribu des Ba-Bao-Ro'm, les adversaires de celle des M'Hatuvu, veut faire périr Tintin.

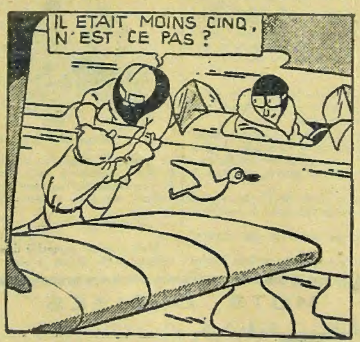
Milou apporte à Tintin une lettre qu'il













LE COURRIER DE J

Jean VILLAIN, à CHATEAUDUN. — Pour les places de premier, envoyer une déclaration signée de votre maître.

♣

FIER MARSEILLAIS. — Bravo ! bravo ! Les cinq abonnements sont bien parvenus. Il vous a été répondu par lettre particulière ; mais c'est ici, devant tout le monde, que je veux : 1. Vous remercier de votre fructueuse propagande ; 2. Vous féliciter pour vos succès scolaires et les distinctions si méritées. Vigoureuse poignée de main.

♣

UN GROUPE DE CŒURS VAILLANTS à MARCQ. — Oh ! les gentils enfants de chœur ! Assurément, votre minois aura les honneurs du journal. A vous tous, bien amicalement.

♣

Emile GIROMAGNY, à ST-SAUVEUR. — Lisez, mon jeune ami, C. V. no. 1 du premier janvier 1938 au sujet des bons-primes.

POUCHAIN, à MAISONS-LAFFITTE. — Heureux de votre joie. Merci de vos vœux.

♣

M. l'abbé Paul RIOLON, à BRESSUIRE. — Toutes mes excuses, mon cher confrère, pour le retard apporté à vous répondre. Vos deux lettres sont bien parvenues, et c'est avec joie que nous donnerons dans C. V. la frimousse de vos petits gars. Pour le concours, les explications arriveraient trop tard. Mais vous les aurez sûrement vues dans le journal ; nous essayons d'être clairs et répétons généralement les avis une seconde fois.

Voulez-vous assurer mes jeunes lecteurs de Notre-Dame de mon amical souvenir et croire à mes sentiments bien reconnaissants et dévoués.

Jacques MAIGNIER, à PARIS. — Vot bonheur se double du mien. Jouissez don pleinement de votre joli cadeau. Mais pui que vous m'assurez de votre reconnaissan ce, laissez-moi vous dire, petit Jacque qu'à C. V. toute gratitude se transforme e prières et propagande. Je sais que vo ne nous oubliez pas dans les premières seulement, il n'est pas défendu d'user d deux moyens ; aussi, je tiens à votre di position les numéros spécimens qui vo seront nécessaires pour essayer le recr tement d'abonnés nouveaux qui, grâce vous, auront chaque semaine un journ sain et amusant à lire. Un vigoureux shak hand pour vous décider.

♣

L. KRAFFT, à MULHOUSE. — Tr bien vos devinettes, elles passeront.

Noël I Je n'ai n'avez s'agissai cessaires le journ vœux et

Jean a été pl vail est dites bo vous sui pas de vous ?

Paul cier à 1 et vous au conc

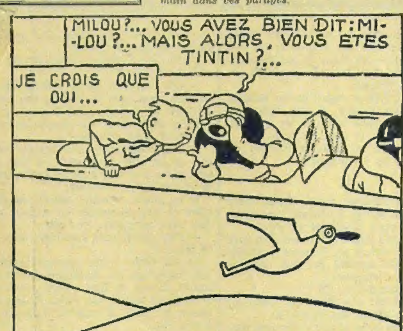
ilou au Congo

vient de trouver et qui lui permet de découvrir un espion qu'il interroge.

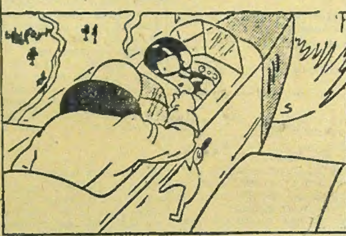
Il perce ainsi un complot et emmène son prisonnier au poste de police.

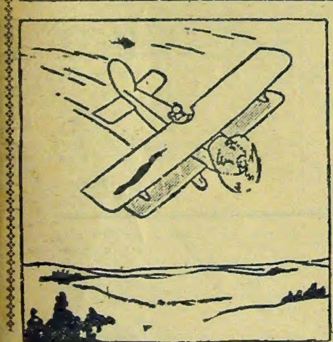
Après avoir filmé des girafes, détruit un rhinocéros à l'aide d'une cartouche de dynamite, il est découvert par des aviateurs qui s'étonnent de voir un humain dans ces parages.

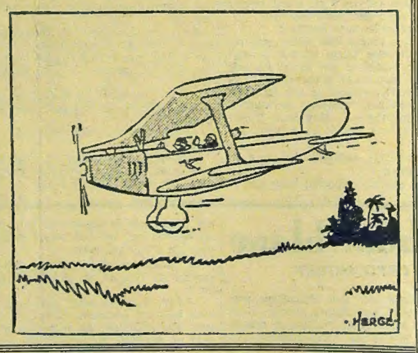












Les Mémoires d'un poupon de celluloïd

RÉSUMÉ

Un bon poupon de celluloïd attend, derrière la vitrine du marchand de jouets, qu'un acheteur vienne le délivrer de sa prison.

Un vieux monsieur l'achète pour sa petite fille dont la joie ne connaît pas de bornes.

Après avoir vécu des jours heureux auprès de la petite France, le voici dans la famille Valbert, en compagnie de la petite Zézette.

Hélas ! on l'abandonne...

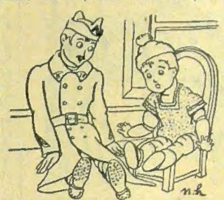
Mais trois petits enfants l'ont recueilli. Ce sont Ulric, Tiennet et le tout petit Jean-Marie.

C'est dimanche. Le papa descend à la Messe avec les aînés pendant que la maman garde à la maison le petit Jean-Marie.

Mlle Anna vient, avec sa petite sœur Isabelle, leur rendre visite, puis elles emmènent chez elle le petit poupon, qui a donc encore une nouvelle famille, dont le père, M. Borde, était paralysé. C'est Mme de Sayens, sa sœur, qui s'occupe de la maison.

Anna sortait de l'usine Muller, où elle avait, comme tous les jours, fourni ses huit heures de travail. Elle entra sanglée dans son manteau bleu foncé, boutonné jusqu'aux oreilles et luisant de pluie.

Comme elle se penchait très bas pour em-



Nous étions cinq, plus un grand soldat.

brasser son père, celui-ci la retint par les deux mains.

— Montre-moi ta mine... Elle est meilleure ce soir !

— Le vent m'a mis du fard !

— Tes yeux sont encore creux, ma pauvre petite. Il me semble que tes joues continuent à maigrir ?...

— Non ! non ! Papa !... J'appartiens à l'espèce des gens minces. Je suis forte, je vous l'assure.

Elle se détourna pour étouffer un accès de toux.

Pourtant, l'infirme avait eu le temps d'ajouter à voix basse :

« Ce qu'il faudrait maintenant, c'est décider Isabelle. »

Anna suspendit son manteau dans le vestibule. Elle donna, en passant, une caresse à ses chats et commença à dresser le couvert. Ses gestes étaient, ce soir-là, plus saccadés que d'habitude et, parfois, les assiettes se heurtaient dans ses mains.

« Aide ta sœur, grand bébé ! » commanda M. Borde à sa plus jeune fille.

Les trois chats sentaient l'odeur du bouillon ; ils commençaient à miauler en dressant la queue ou en se fouettant aux barreaux des chaises. Les chats, dans la famille Borde, étaient très gâtés, et jamais un repas ne se prenait sans eux.

Après le dîner, qui fut frugal, le pauvre père demanda son lit. A ce moment, l'horloge de la cathédrale égrenait lentement huit coups. M. Borde se retourna pour dire :

« Comme elle a une voix profonde, ma cathédrale !... On dirait qu'elle a recueilli, durant les années noires, tous les sanglots qui montaient sous ses voûtes. Sa mission était de consoler, de relever les fronts tristes. Mais, quand sa ville est endormie alors elle se souvient tout haut, et elle pleure !... »

IX

Mme de Sayens, Anna et Isabelle s'installèrent autour de la table. Ma petite maman veillait ordinairement jusqu'à neuf heures et demie. Elle n'allait point au lit, d'ailleurs, sans m'avoir déshabillé et couché.

« Non !... non !... s'exclama Mme de Sayens en repoussant son dessus de buffet au crochet et en se renversant dans son fauteuil, non, non ! C'est inutile !... Je ne continuerai jamais ! »

Anna leva les yeux.

— Vous sentez bien que si, ma tante.

— Comment, je sens bien que si ?... Et pourquoi ?...

— Parce que le coursier du magasin Volrange viendrait après-demain nous réclamer l'ouvrage et que nous aurions des reproches s'il n'était pas livré.

— Anna, ne commences-tu pas à être rassasiée de l'existence ?...

Anna semblait presque sèche, ce soir. Hélas ! De sa concentration venait toute sa force... Un instant je crus qu'elle allait parler, mais elle se tut.

(A suivre.) Berthe Colardeau.

DE JACQUES CŒUR

Noël DURIEZ, à AIRE-SUR-LA-LYS. — Je n'ai pu vous répondre parce que vous n'avez pas indiqué de quel concours il s'agissait. En tout cas, les indications nécessaires ont sûrement été données dans le journal en temps utile. Merci de vos vœux et bien cordialement.

♣

Jean MATILLON. — La surprise, ainsi, a été plus grande. Vous voyez que le travail est récompensé déjà ici-bas. Vous me dites beaucoup de bonnes choses dont je vous suis reconnaissant, mais ne me parlez pas de votre propagande C. V. Y pensez-vous ?

♣

Paul BOREUX, à BAVAY. — Romancier à 12 ans et demi ! Ça c'est un record, et vous auriez sûrement remporté la palme au concours de 1933 pour les moins de 15 ans, si vous aviez posé votre candidature. Avez-vous fait lire votre œuvre à une grande personne ayant toute votre confiance ? Donnez-moi, en toute sincérité, son avis. Bien à vous.

♣

L. GILBERT, à FLEURY (Aude). — Revoyez notre no. 19 du 8 mai 1932 où nous donnions toutes les indications pour confectionner soi-même une reliure solide ou bien adressez-vous à l'Office général des œuvres, 80, rue de l'Université, Paris.

♣

ALOUETTE LABORIEUSE. — Quelle émotion, en effet ! et combien vous avez dû trembler encore ! Dieu, heureusement, a exaucé vos prières. Remercions-Le ensemble et demandons-Lui de vous garder tous unis. Mes vœux de complet rétablissement au « grand Scout ».

LILAS ROSE. — Vos vœux charmants m'ont profondément touché. C'est cela, continuez à prier pour Jacques Cœur ; il vous le rendra, allez !

♣

René VALLEE, à SAINT-CALAIS. — Merci et bien cordialement.

Jacques Cœur.

Attention ! C'est le 1er mars que les réponses du concours doivent être parvenues à M. Jacques Cœur, service des Concours, 82, rue de l'Université, Paris (7e).

N'oubliez pas de relire le règlement de ce concours dans les numéros 7 et 8 de CŒURS VAILLANTS.



LE PETIT KABYLE



C'ÉTAIT au Jurjura. Je venais de terminer mon bréviaire et m'étais assis un instant sous un olivier en attendant l'arrivée de mes élèves pour la classe du matin, quand l'un de mes petits catéchumènes vint en courant m'annoncer que des malades m'attendaient à la pharmacie.

Je le suivis.

Il y avait en effet, dans notre cour, une quinzaine d'infirmes.

Je remarquai dans la foule une femme



— Je fus entouré par une nuée de petits cireurs indigènes.

tenant par la main un enfant de six à sept ans, pâle, amaigri et portant au front une blessure qui saignait encore.

I

C'était la première fois que je remarquais cette étrangère. Elle paraissait réservée et craintive. Je m'approchai d'elle.

— Est-ce là ton fils ? lui dis-je en désignant le petit blessé.

— Oui, sidi Marabout. Et la pauvre mère se mit à pleurer en serrant l'enfant sur sa poitrine.

Un vieillard qui se trouvait parmi les malades me dit :

— Cette femme, devenue veuve, a été achetée par un homme riche de notre village. Mais il ne veut pas garder l'enfant dans sa maison, il ne cesse de le maltraiter, lui refusant presque toute nourriture.

— Est-ce la vérité, ô femme ?

— C'est la vérité, sidi Marabout !

— Eh bien ! retourne dans ta tribu et laisse-moi ton fils, je le soignerai et, s'il plaît à Dieu, je le guérirai.

Mais comme la mère ne répondait pas, le vieux Kabyle lui dit, en lui montrant les petits indigènes recueillis dans la Mission :

— Vois comme ces enfants ont bonne mine, quelles blanches *gandouras* on leur a données, tous les jours ils ont du *couscous* à discrétion ; laisse ici ton petit Salem, il sera heureux.

La femme jeta un regard sur les enfants, le reporta sur le sien, et sans même répondre, sans même attendre les remèdes, prit son fils par la main et partit.

Ce fut avec un grand serrement de cœur que je les vis disparaître.

II

Deux ans s'étaient passés depuis cette scène. J'avais quitté le Jurjura sans avoir revu ni le petit Salem ni sa mère.

Un jour qu'à Alger j'attendais à la gare le train qui devait me ramener à Ouali-Dadda, je fus entouré par une nuée de petits cireurs indigènes.

— Ciré, Marabout. Oilà !

— *La Dibiche* (*La Dépêche*), criait un autre, en m'offrant des journaux.

Malgré mes refus réitérés, c'étaient toujours les mêmes cris, les mêmes offres. Finalement, je fis les gros yeux, peine perdue ! — Sans briller comme un miroir, mes souliers n'avaient vraiment pas besoin du cirage et de la brosse. Mais j'avais apporté plusieurs gros colis de fournitures classiques ; je pensai donc faire gagner quelques sous à l'un des petits cireurs. J'en avisai un moins effronté et qui se tenait à l'écart. Il accourut à mon appel.

A peine l'eus-je vu de près que je poussai un cri de surprise.

— Comment, Salem, c'est toi, ici, à Alger ?

— Oui, Marabout, c'est moi, et il me baisa la main.

— Et tu as quitté la Kabylie ?... Et ta mère ?

— Ma mère est morte peu après qu'elle m'avait conduit chez toi pour me faire donner du remède. Avant de mourir, elle m'a appelé et m'a dit :

— Salem, quand je serai morte, tu quitteras cette maison et tu iras chez les marabouts roumis qui te recevront et te soigneront. Et ma mère mourut.

— Eh bien, pourquoi n'es-tu pas venu chez les Pères ?

— J'y suis allé, les Pères m'ont accepté et je suis resté deux mois chez eux.

— Pourquoi les as-tu quittés ?

— Ah ! je voulais bien rester, mais des Kabyles de mon village allaient à Alger vendre de l'huile et des figues. Ils sont venus me prendre et m'ont amené avec eux. Et voilà comment je suis ici, mais, Père, je m'ennuie beaucoup, je voudrais revoir la montagne !... Mais je ne la verrai plus, je suis malade et je n'irai pas loin.

Et des larmes jaillirent des yeux du pauvre enfant.

De fait, son visage portait les traces de ses souffrances, une toux sèche et continuelle dénotait la phtisie.

— Eh bien ! Salem, ne voudrais-tu pas venir avec moi ?

— Oh ! si, Père, je te suivrai partout, tu seras mon père et je serai ton enfant. Partout où tu iras, j'irai !

Et le cher enfant me prenait les mains, les baisait avec effusion.

— Tu comprends, mon pauvre Salem, que je ne puis te prendre ce soir avec moi, mais, sois sans crainte, après-demain, je reviendrai te chercher.

Je lui glissai en même temps une petite pièce et courus monter en wagon où le cher petit m'apporta mes colis.

— Père, deux jours sont bien longs sans te revoir !...

Je fus fidèle à ma promesse. Aussitôt que Salem me vit descendre du train, il courut à moi. Il était affreusement pâle, la fièvre le minait, ses mains étaient brûlantes, et quand il toussait, il faisait mal à entendre.

Je pris aussitôt avec lui la route de l'*orphelinat*. En le confiant à la Mère supérieure, je recommandai qu'on me donnât de temps en temps des nouvelles du cher malade. Quand Salem me vit partir, il se mit à sangloter.

— Reste avec moi, Père, ne pars pas, je vais bientôt mourir, je le sens.

— Mon enfant, il faut que je retourne à Ouali-Dadda, je ne puis rester à l'orphelinat, mais je vais bien prier pour toi.

— Merci, Père, oui, prie pour moi. Pendant le peu de temps que je suis resté là-bas en Kabylie chez les Pères, j'ai entendu souvent parler de Sidna-Aïssa (Jésus-Christ). Je sais que ceux qui l'aiment vont avec lui en paradis et je veux qu'on m'enseigne à l'aimer.

La sœur promit de lui envoyer un orphelin qui l'instruirait ; de mon côté, je dis à Salem que je reviendrais le voir bientôt.

III

A chaque nouvelle visite, je constatai les progrès de la maladie ; le pauvre enfant déclinait visiblement, mais édifiait tout le monde par sa douceur et sa résignation.

Un jour, je vis arriver à Ouali-Dadda un Arabe qui me fit demander ; il me remit une lettre de la sœur m'avertissant que Salem était au plus mal et désirait me voir.

Je courus à l'orphelinat. Quand je fus près de son lit, le petit malade me prit par le bras pour m'attirer et me faire baisser vers lui, car sa voix était déjà bien faible.

— Père, me dit-il, en mettant sa main sur sa poitrine, je suis tout noir là-dedans.

— Que veux-tu dire par là, mon enfant ?

— C'est que mon cœur est noir, parce que je ne suis pas l'*enfant de Dieu*. Je veux que tu me donnes l'*eau*.

— De quelle eau parles-tu ?

— Du baptême qui fait l'âme blanche devant Dieu et puis on va au ciel.

Et en disant cela, il fixait sur moi ses regards suppliants et portait ma main à ses lèvres.

Comment résister à de pareilles supplications ?

Salem reçut le baptême avec les sentiments d'un prédestiné. Je lui donnai le nom de Léon.

Lorsque je retournai le voir le surlendemain et que je lui demandai :

— Eh bien ! te voilà baptisé, tu es heureux ?

— Oh ! oui, Père, me répondit-il, mais à présent je voudrais *le pain de Dieu*.

— C'est la sainte Communion, me dit la sœur. Un petit camarade chrétien lui



— Ils sont venus me prendre et m'ont emmené avec eux.

en a parlé et, depuis hier, il la réclame à chaque instant.

— Qu'est-ce que c'est que le *pain de Dieu ?* dis-je à Léon.

— Père, c'est Sidna-Aïssa, le Seigneur Jésus.

Je consentis sans peine, comme on le pense, à satisfaire son pieux désir. Je le préparai donc ce soir-là à sa première Communion.

Le jour suivant, je lui portai la sainte Eucharistie. A la vue de la sainte hostie, le visage de ce petit Kabyle, qui allait mourir, *rayonna* des clartés de la foi et de l'amour ! C'était une lumière qui venait de l'âme et qui transfigurait ses traits. Il tendit ses petits bras amaigris hors de son lit vers l'Hôte divin qui le visitait, et lorsque celui-ci fut descendu dans son cœur, il demeura comme *en extase*, fixant le ciel.

Je revins une demi-heure après.

— Je vais au ciel voir Jésus, me dit-il en souriant.

Et, comme un enfant qui s'endort sur le cœur de sa mère, peu après il expira.

L'âme du petit Kabyle avait pris son essor pour le ciel.

Guy du Chêne,
des Pères Blancs.

Moumouth l'éléphant blanc

Histoire fantastique inédite de PETIT-MURET

RESUME

Le Royal Circus avait installé ses tentes dans la grande capitale du Sud-Ouest.

Parmi la troupe de nombreux clowns et acrobates figure le petit Ephraïm, un enfant qui a été recueilli par charité.

Celui-ci s'est lié d'amitié avec Jappy, le petit chien savant, et Moumouth, l'éléphant blanc qui a gagné sa confiance depuis le jour où il l'a arraché des mains de l'écuyer chef qui le maltraitait. Un incendie très grave se déclare dans le cirque. Moumouth réussit à s'évader.

Ils arrivent dans un beau petit village qui monte, qui monte...

Après avoir failli blesser le docteur dans son automobile, les voyageurs arrivent devant une belle boutique de primeurs.

Et maintenant, il a pénétré dans la pharmacie principale. Il voit dans un bocal un pauvre serpent. Il s'en empare et s'en va à la recherche de ses compagnons.

Il arrive à la mairie, en pleine séance du Conseil municipal.

Le maire se prend les jambes dans la couleuvre. Il n'a toujours pas retrouvé Ephraïm et Jappy.

Enfin, il les découvre dans une prison et il les délivre.

Il sont pris dans une excavation qui n'est autre que le repaire d'étranges individus.

Vous savez tous que l'Allemagne possède, en effet, des cirques fameux. Fritz interpella alors Ephraïm dans le rauque dialecte germanique, mais n'obtint pas plus de succès que son chef.

— Alors, s'écria ce dernier, parlons-lui anglais, nous verrons bien. S'il est nécessaire, nous aurons recours même à l'espéranto !

Interpellé en anglais, Ephraïm expliqua alors sa situation, l'incendie du Royal Circus, puis les événements extraordinaires qui venaient de se dérouler dans la petite ville.

— Très bien, conclut le chef, je vois que vous avez eu de la chance, ton éléphant, ton chien et toi. Vous venez de fouler le carré d'herbe verte dans la clairière de la forêt. Sous le poids de ton éléphant, le ressort secret a joué et vous êtes descendus jusqu'à nous dans notre royaume souterrain. Eh bien, ici vous êtes à l'abri des recherches, mais vous y resterez toujours, car personne, une fois entré dans notre domaine sous la terre, ne doit plus revoir la lumière du jour. Nous ne voulons pas que l'on puisse redire ce que l'on a vu chez nous.

Et comme il apercevait un geste de frayeur de l'enfant, le grand chef poursuivit :

— Oh ! n'aie pas peur, nous te traiterons bien ici ; justement, nous avons besoin d'un cuisinier : tu m'as l'air intelligent et dégourdi, tu feras notre affaire. On t'enseignera l'art de la cuisine, et, tu verras, tu seras parfaitement heureux parmi nous. Ton éléphant et ton chien, nous les compterons aussi au nombre de nos amis. Allons ! tu n'as pas à te plaindre du sort que la destinée te réserve.



— Pourquoi ce masque noir sur vos visages ?

— Mais qui êtes-vous donc, hasarda timidement l'enfant, et pourquoi ce masque noir sur vos visages ?

— Pourquoi ? répéta le chef. Ici, tu sauras que tu n'as jamais à demander ni « pourquoi » ni « comment ». Qu'il te suffise de savoir que tu seras admirablement traité, que tu es à l'abri de toute poursuite et de tout mal que l'on voudrait te faire. Pour le reste, n'en demande pas davantage et tu seras heureux. Là-dessus, en avant, marche ! Assez causé, tout le monde !

Encore un sifflement, et l'éléphant, docile comme un caniche, avança dans le large couloir dallé de rouge et brillamment éclairé. Aussitôt, comme mû par un ressort invisible, avec un grincement aigu, le carré d'herbe verte repartit à toute vitesse. Il remontait pour obstruer dans la clairière l'orifice du puits et continuer de nouveau son rôle de piège gigantesque.

Marmiton

Raconter la vie d'Ephraïm et de ses deux amis dans ce royaume souterrain serait

CHERCHEZ...

Mots en losange

x — 1. Consonne.
x x x — 2. Partie du corps.
x x x x x — 3. Ile de la Méditerranée.
x x x — 4. Détérioré.
x — 5. Voyelle.

◆ ◆

Question

Quelle différence trouvez-vous entre la Tour Eiffel et un pardessus ?

◆ ◆

Charade

On fauche mon premier,
On rase mon dernier,
On chante mon entier.

◆ ◆

Enigme

Du médecin et de l'apothicaire
Mon premier se passe aisément ;
Veut-il se procurer un prompt soulagement,
Il cherche mon entier à ses maux salutaire;
S'il n'a pas mon dernier, ma foi ! tout est perdu,
Le remède est pour lui sans force et sans vertu.

Réponses aux questions posées dans le numéro 9

I. Facteur.
II. Ramoneur.
III.
C A R N O T
A M O U R
R O U E
N U E
O R
T
IV. Siège, piège, liège.
V. Mercure, abonnement.

Solution du problème précédent

Neuf neuvièmes égalent une unité,

$$9 + \frac{9}{9} = 10$$

Pourtant, m'sieur l'Abbé...

C'était en octobre dernier.

Une petite chambre au fond d'un faubourg; et, sur le lit, un Cœur Vaillant de douze ans qui meurt d'une péritonite.

C'est *lui-même qui m'a demandé;* je viens de lui donner l'Extrême-Onction et, maintenant, je lui présente la Sainte Hostie pour sa dernière communion... Dire qu'il n'y a pas six mois qu'il a fait sa Première !

Ecce Agnus Dei... Il y a dans la chambre comme une paix immense.

— Mon petit Jean, faisons l'action de grâces ensemble, veux-tu ? Dis au Bon Jésus que tu veux bien tout ce qu'Il veut...

— Oui... Mon petit Jésus, si vous ne voulez pas que je guérisse, je ne veux pas guérir.

Puis Jean tourne vers moi sa petite tête :

— Et pourtant, m'sieur l'Abbé, je voudrais bien guérir quand même!

⁂

Et pourtant, m'sieur l'Abbé...

C'est comme un arrêt dans la prière de Jean... Se reprend-il ? Refuse-t-il le sacrifice ?... Non, car il est mort dans la nuit en priant de tout son cœur.

Seulement, il pense à papa et à maman... et à son patro, donc !... au petit frère aussi que le Bon Dieu lui a envoyé il y a deux mois...

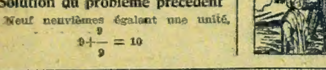
Et alors il y a tout de même une lutte, une hésitation, une difficulté pour dire *oui...*

⁂

Toi, mon petit, qui lis ces lignes, tu as sûrement éprouvé cela devant tel sacrifice ou tel effort... On veut bien faire plaisir au Bon Dieu, mais ce que ça coûte ! *Pourtant, m'sieur l'Abbé...*

Ça coûte toujours... Ça a coûté à Notre-Seigneur : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne... »

Eprouver de la difficulté avant le sacrifice n'est pas une faute; ressentir un certain regret après le sacrifice, pas davantage.



L'essentiel est de forcer le passage, de faire de son mieux ce qu'on sait que Dieu veut... L'agonie (ce mot veut dire *combat*) n'est jamais longue, et l'on est fier ensuite d'avoir vaincu.

Pierre Rougemont.

peut-être pour vous, *Cœurs Vaillants*, chose banale et assez monotone. « Les gens heureux n'ont pas d'histoire », dit un proverbe. Ce fut le cas pour notre jeune garçon, Moumouth et le chien Jappy.

Et cependant, je suis sûr qu'il vous intéresserait fort de savoir comment Ephraïm apprit l'art si difficile de la cuisine.

On lui avait donné comme chef cuisinier un des hommes masqués, celui qui avait fait obéir si facilement l'éléphant par un sifflement doux et prolongé.

Ce dernier se révéla tout de suite un excellent professeur de cuisine, connaissant les recettes les plus alléchantes, et, comme son élève manifestait des dispositions vraiment extraordinaires, en quelques semaines Ephraïm devint, lui aussi, un chef accompli.

Il aurait bien voulu que l'homme chargé de lui enseigner à faire la cuisine ôtât le masque impénétrable qui lui recouvrait entièrement le visage. Il eût désiré aussi très vivement savoir quelque chose de la vie de son nouveau compagnon, mais le chef cuisinier, en dehors des leçons qu'il donnait abondamment et généreusement à son élève, restait ensuite muet comme une carpe.

Or, Ephraïm était bavard. Il eût tant voulu parler !

Il se dédommageait avec Jappy et l'éléphant, mais voilà : aux deux bêtes il manquait la parole. Certes, leurs yeux intelligents comprenaient bien l'enfant, et même quelquefois le petit chien répondait aux discours de son maître par un aboiement sonore, tandis que l'éléphant grognait. Mais cela ne pouvait remplacer le réconfort d'une parole amie.

Malgré tout, Ephraïm se trouvait content de son sort. Bien nourri, bien logé, avec assez de travail pour l'occuper la journée entière sans le fatiguer; n'étant ennuyé par personne, les journées s'écoulaient très vite.

On ne saurait en dire autant de Moumouth et de son ami Jappy. Eux trouvaient le temps affreusement long. L'éléphant surtout; habitué aux larges espaces, aux travaux du cirque, à sa longue promenade quotidienne, il ne savait que faire pour tuer les heures. Il se tournait et se retournait dans la spacieuse salle qui lui avait été attribuée comme logement, allait faire deux ou trois tours dans la galerie voisine, passait sa trompe à travers la porte de la cuisine lorsqu'elle était ouverte, mais ne se risquait pas à y pénétrer. Comme vous voyez, cette existence n'était guère variée. L'éléphant devenait neurasthénique !

Jappy, de tempérament plus gai que son énorme compagnon, supportait plus facilement les ennuis de la captivité. Il est vrai que, tout petit, il arrivait à se glisser dans les salles où la lourde masse de l'éléphant ne pouvait entrer.



On lui avait donné comme chef cuisinier

Et puis, le joli petit chien était devenu la « coqueluche » des hommes masqués. Coqueluche ! c'est-à-dire que tous ces hommes aux voix rudes et peut-être méchantes aimaient bien Jappy. Ils le trouvaient drôle, amusant avec son fin museau tacheté de noir et ses yeux pétillants de malice. Sa compagnie leur était une distraction. Aussi, jamais de coups de pied, jamais de rebuffades de leur part, mais des caresses et des morceaux de sucre dont l'animal était très friand.

Ils l'avaient surnommé Gyp. Tout d'abord, ce mot sonna désagréablement aux oreilles du chien et il eut envie de mordre rageusement le premier qui le prononça. Puis il comprit que c'était là un terme d'amitié et, désormais, il répondit à ce nom de Gyp comme il répondait à celui de Jappy.

Donc, notre petit chien ne s'ennuyait pas trop. Il essayait de consoler le taciturne éléphant, de lui remonter le moral :

— Voyons, lui disait-il, grosse bête que tu es, à quoi cela peut-il bien te servir de te manger le sang et de te faire de la bile ? Ça ne change rien à ta situation. Reprends courage et maintiens-toi en forme pour le jour qui luira bien sans doute où nous pourrons nous enfuir de ce royaume souterrain.

Alors l'éléphant de soupirer de plus belle.

Pour se distraire, il racontait à son ami Jappy les belles aventures d'autrefois, celles que je voudrais tant raconter aux *Cœurs Vaillants*, et qui auront peut-être un jour leur tour; ses étonnantes aventures dans la forêt vierge, ses chasses tumultueuses et ses combats contre les tigres, les serpents et les lions, contre les nègres aussi.

Jappy, avec son âme aventureuse, frémissait de la tête aux pieds aux récits des fantastiques prouesses de l'éléphant blanc. Il se voyait déjà juché parmi l'ardente crinière d'un lion, lui plantant ses crocs derrière la nuque et le saignant comme un poulet, ou bien lancé comme un bolide à la poursuite du tigre royal. Alors les dents du petit chien grinçaient; alors ses yeux lançaient des éclairs, et son pelage tout entier se hérissait dans une attitude belliqueuse qui faisait sourire l'éléphant.

(A suivre.)

Un Cœur Vaillant s'ingénie à faire plaisir à ses parents



Comment bien réussir un sous-verre

De nombreux Cœurs Vaillants ont demandé la meilleure manière de faire un sous-verre. Voici une méthode couramment employée et qui donne d'excellents résultats :

Il faut avoir un verre et un carton exactement de mêmes dimensions que votre gravure. Il vous faut de plus un rouleau de papier que vous trouverez chez les marchands de couleurs, dans les bazars ou grands magasins, sous le nom de « passe partout » pour encadrements. Il y en a de différentes sortes. Les papiers de teintes mélangées sont plus faciles à employer que ceux de teintes unies. Vous trouverez dans ces mêmes maisons l'attache qui doit suspendre votre sous-verre.

Préparez le papier qui doit servir à l'entourage en coupant quatre bandes, plutôt un peu plus longues que les quatre côtés de la gravure. Pliez ces bandes de la largeur que doit avoir votre encadrement; une fois terminé, bien marquer la pliure et le plus régulièrement possible (fig. I). En général, un entourage d'un demi-centimètre suffit.

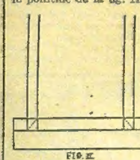
FIG. I

FIG. II

Disposez au bord d'une table votre carton sous votre gravure, puis votre verre par-dessus la gravure; mouillez une de vos plus grandes bandes, mettez bien exactement votre pliure au bord de votre verre et collez votre papier. Retournez le tout sans rien bouger autant que possible et finissez de coller votre bande en dessous en la tirant assez fortement, tout en appuyant sur votre sous-verre pour que carton, gravure et verre soient bien adhérents. Vous faites ensuite votre deuxième grand côté.

Cette opération terminée, vous coupez le papier qui peut dépasser votre sous-verre.

Pour faire vos petits côtés, vous commencez d'abord par présenter votre papier sans le mouiller à la place qu'il doit occuper et avec votre ongle ou des ciseaux vous tracez la ligne qui formera votre coin comme vous le marque le pointillé de la fig. II. Vous coupez ensuite votre papier en suivant la marque que vous venez de faire; pour le reste de la bande qui se trouvera en dessous, vous la couperez un peu en biais comme le montre le pointillé de la fig. III et vous terminez le collage.


FIG. III

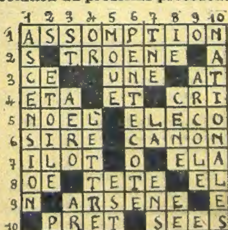
L'encadrement achevé, il reste à placer l'attache derrière le sous-verre, pas trop haut et bien au milieu. Pour la consolider, vous pouvez ajouter une petite bande de papier collant assez fort, au-dessus et au-dessous, sur la toile gommée qui la maintient. Si votre sous-verre est un peu grand, vous pouvez en mettre une de chaque côté; ou bien encore, pour plus de solidité, vous pouvez, tout à fait au début de ce petit travail, entailler votre carton à la hauteur où vous voulez placer votre attache et de la largeur de celle-ci; vous la passez dans la fente ainsi faite et la collez sur votre carton du côté qui adhérera à votre gravure.

Essayez vous-mêmes et dites-moi si vous avez bien réussi !

S. Antoine.

MOTS CROISÉS

Solution du problème précédent



	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1	A	S	S	O	M	P	T	I	O	N
2	S	■	T	R	O	E	N	E	■	A
3	C	E	■	■	U	N	E	■	A	T
4	E	T	A	■	E	T	■	C	R	I
5	N	O	E	L	■	E	L	E	C	O
6	S	I	R	E	■	C	A	N	O	N
7	I	L	O	T	■	O	■	E	L	A
8	O	E	■	T	E	T	E	■	E	L
9	N	■	A	R	S	E	N	E	■	E
10	■	P	R	E	T	■	S	E	E	S

JIM BOUM, CHEVALIER DU FAR-WEST

Sitting-Bull n'oublie pas

Envoyé comme shérif dans une localité infestée de bandits, Jim Boum, après une émeute de ceux-ci, qui s'emparent de la ville, ne trouve son salut que dans la fuite. Avec bien du mal Jim Boum désarçonne un bandit et s'enfuit avec son cheval dans la direction de la Sierra.



Non sans mal, Jim Boum sema tous ses adversaires, mais cette poursuite acharnée l'avait emmené à l'opposé du fort Lincoln auquel il espérait demander du renfort pour reprendre la ville aux mains des outlaws.

Examinant bien la contrée, Jim Boum s'aperçut qu'il foulait les territoires de chasse des Sioux, dont Sitting-Bull, son meilleur ami, était le sachem. Il résolut de demander aide à son frère le Peau-Rouge. Après une longue journée de marche, il s'arrêta à l'entrée d'un défilé, puis, sautant à terre, laissa brouter à volonté sa monture ; il ramassa du bois et des herbes vertes et alluma un grand feu qu'il laissa éteindre, puis ralluma à plusieurs reprises. Bientôt, un feu semblable brilla en haut du défilé et le cri, trois fois répété, du Coyotte apprit à notre héros que Sitting-Bull et ses braves se reposaient, dans une de leurs forteresses naturelles, des durs combats soutenus jusqu'alors.

Enfourchant prestement sa monture, Jim Boum se lança à l'assaut du défilé. Un sentier à peine frayé l'aida dans son équipée. Bientôt, il fut arrêté par la première sentinelle Sioux qui, le reconnaissant, lui fit fête.



Après avoir franchi plusieurs barrages de rochers, farouchement gardés par des Indiens, Jim Boum arriva enfin dans un grand cirque naturel, au milieu duquel la tribu avait élu domicile. Sans hésitation, il se dirigea vers la tente la plus vaste, devant laquelle grimaçait le totem du grand chef. Lui-même, assis à proximité, discutait gravement avec ses lieutenants. Jim Boum fut bien accueilli, et pendant que le tam-tam annonçait l'arrivée d'un allié de la tribu, il prit place près du feu du conseil. La conversation, aussitôt, s'engagea :

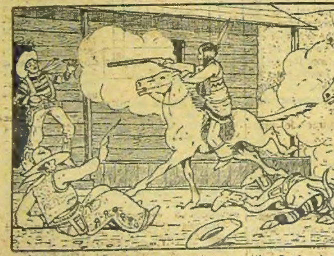
— Plusieurs lunes sont éteintes, depuis que mon frère au visage pâle a quitté la tribu de ses frères Sioux. Lui serait-il arrivé malheur, pour qu'il vienne se réfugier dans notre grande nation ?

— Des événements graves se sont, en effet, produits, répondit Jim Boum. La tribu des visages pâles, dont j'avais la garde, s'est révoltée ; des chiens à l'âme fourbe ont envahi les wigwams de leurs frères, égorgeant ceux-ci quand ils leur résistaient, forçant les autres à fuir et s'emparant de leurs biens. Votre ami, ici présent, dut, lui-même, s'enfuir comme un lâche, sans pouvoir mettre à la raison ces énergumènes, ivres de sang et d'alcool. Demain, ces bandits vont s'enfuir, gorgés de richesses, et un des leurs ne manquera pas d'aller accuser mes frères Sioux, au fort le plus proche, d'avoir pillé et incendié Rio-Blanco, comme ils le font toujours pour couvrir leurs forfaits !

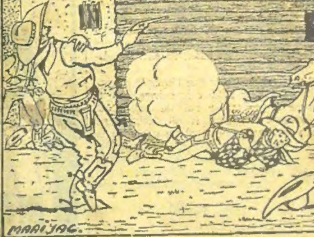
— Où veux-tu en venir, mon frère au visage pâle ? reprit Sitting-Bull.

— Il me faut, sur-le-champ, cinquante de tes braves et, demain à l'aube, Rio-Blanco aura fini de vivre son cauchemar !

Le grand chef poussa un cri strident. Aussitôt, tout le camp fut en remue-ménage : une heure après, une véritable petite armée indienne suivait les traces de Sitting-Bull et de Jim Boum, à la conquête de Rio-Blanco.







A l'aube, l'assaut fut donné à la ville. Sachant que Jim Boum avait plusieurs jours de marche avant d'atteindre le fort le plus proche, les bandits se vautraient dans les plaisirs : l'alcool coulait à plein bord. Aussi les Indiens ne trouvèrent auprès d'eux qu'une faible résistance. Titubant, la plupart des bandits furent vite bousculés. Seule une maison offrait une résistance acharnée : c'était le quartier général de Jack-le-Loup qui, plus sobre, se défendait avec sang-froid. A un certain moment, les Indiens semblèrent faiblir. Jim Boum, voyant le danger, s'élança, mais trop tard : les Indiens se dispersaient. Voyant fuir les Peaux-Rouges, les bandits sortirent et plusieurs coups de feu crépitèrent dans la direction de Jim Boum, dont le cheval, mortellement atteint, s'effondra.

Un cri de triomphe salua sa chute. Aussitôt, un bandit se précipita sur notre héros pour l'exterminer, mais celui-ci, nullement atteint, se retournant prestement, mit son agresseur hors d'état de lui nuire.

Imp. Commerciale (H. Poirier, Imp.), 5, rue Lamartine, Paris (9e).

Le gérant : NEGUIN.

UN CŒUR VAILLANT

Saint-François d'Assise

Comment il grandit et comment il fit vœu de toujours soulager les pauvres.



Vous souvient-il, petits amis, que, voilà déjà un an, je vous racontais comment saint François, tout comme Jésus, naquit dans une étable ?

Vous souvient-il que sa maman était française et provençale, et se nommait dame Pica de Bourlemont ?

Le soir, pour endormir son enfant, elle lui chantait de jolies chansons de France, et lui, le petit Italien, il apprenait ainsi à parler notre langue.

Il fallut bien aussi qu'il étudiât la langue de son pays, et on l'envoya à l'école.

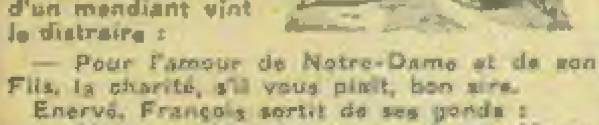
En ce temps-là, c'étaient surtout les prêtres et les moines qui se chargeaient de faire la classe.

Bien sûr qu'ils n'enseignaient pas tout ce qu'on vous apprend aujourd'hui dans vos beaux palais scolaires. Les petits gars d'Assise ne se souciaient guère de l'algèbre et, certes, ils ne passaient pas leurs soirées à crayonner des dessins de science. Mais leurs maîtres, avec l'italien, leur apprenaient le latin, et, surtout, ils s'efforçaient d'en faire d'honnêtes gens et de bons et de solides chrétiens.

François fut donc confié aux prêtres de l'église Saint-Georges, toute proche de la maison paternelle. Quand il sut tout ce qui était nécessaire pour faire un bon marchand, et qu'il fut en âge de travailler, il commença à aider son père dans son commerce de draperie.

Il aunait les étoffes, les pliait, les empaquetait et aidait les acheteurs à les placer sur leurs chevaux.

Comme il était toujours courtois, aimable et avenant, les clients aimaient avoir affaire à lui ; et comme il était très bon et très doux, les pauvres n'hésitaient pas à lui tendre la main.



Sitôt qu'il en apercevait un, bien vite il portait la main à son aumônière pendue à sa ceinture et, généreusement, il lui donnait des gros sous.

Un jour, cependant. La boutique était pleine de clients. François était très occupé à les servir, quand la voix tremblante d'un mendiant vint le distraire :

— Pour l'amour de Notre-Dame et de son Fils, la charité, s'il vous plaît, bon sire.

Enervé, François sortit de ses gonds :

— Ah ! c'est bien le moment de me déranger ! Passez donc votre chemin, s'écria-t-il.

Et le pauvre s'en fut, tête basse, humilié.

François, lui, tout aussitôt, eut honte de son vilain mouvement.

— Qu'ai-je donc fait ? pensa-t-il. Si cet homme était venu de la part de l'un de mes nobles amis, comte ou baron, sûrement j'aurais eu le temps de lui donner l'argent demandé. Or, voilà qu'il est venu de la part du Roi des rois, du Maître des maîtres ; voilà qu'il m'a demandé secours au nom de la douce Vierge Marie et de son Jésus, et voilà que je l'ai renvoyé durement et les mains vides ! François, François, c'est bien mal ce que tu as fait là. Le bon Dieu doit être fort courroucé contre toi.

Et, laissant marchandises et clients, il sort précipitamment, et court à la recherche du mendiant. Il le rejoint au coin d'une rue :

— Oh ! frère, lui dit-il, pardonnez-moi pour les mauvaises paroles que je vous ai dites tout à l'heure. Pardonnez-moi pour le geste irréfléchi que j'ai fait en vous chassant, et veuillez prier le bon Dieu pour qu'il ait pitié de moi.

Ce disant, il avait des larmes plein les yeux.

Le mendiant, voyant ce beau jeune homme implorer ainsi son pardon, fut tout confus et intimidé.

— Certes, oui, beau sire, je vous pardonne de tout cœur, et bien volontiers je prierai Dieu pour vous, et aussi la Vierge bénie et tous les saints du paradis.

Alors, François détacha son aumônière pleine de belles pièces d'argent, et, d'un geste rapide, la vida toute dans la besace du pauvre vieil homme. Puis, vite, il se sauve, revient à la boutique, et, le cœur soulagé, se remit au travail.

(A suivre.) — Bry.

Tintin et Milou au Congo

Tintin et Milou se sont embarqués à Bordeaux, à destination du Congo.

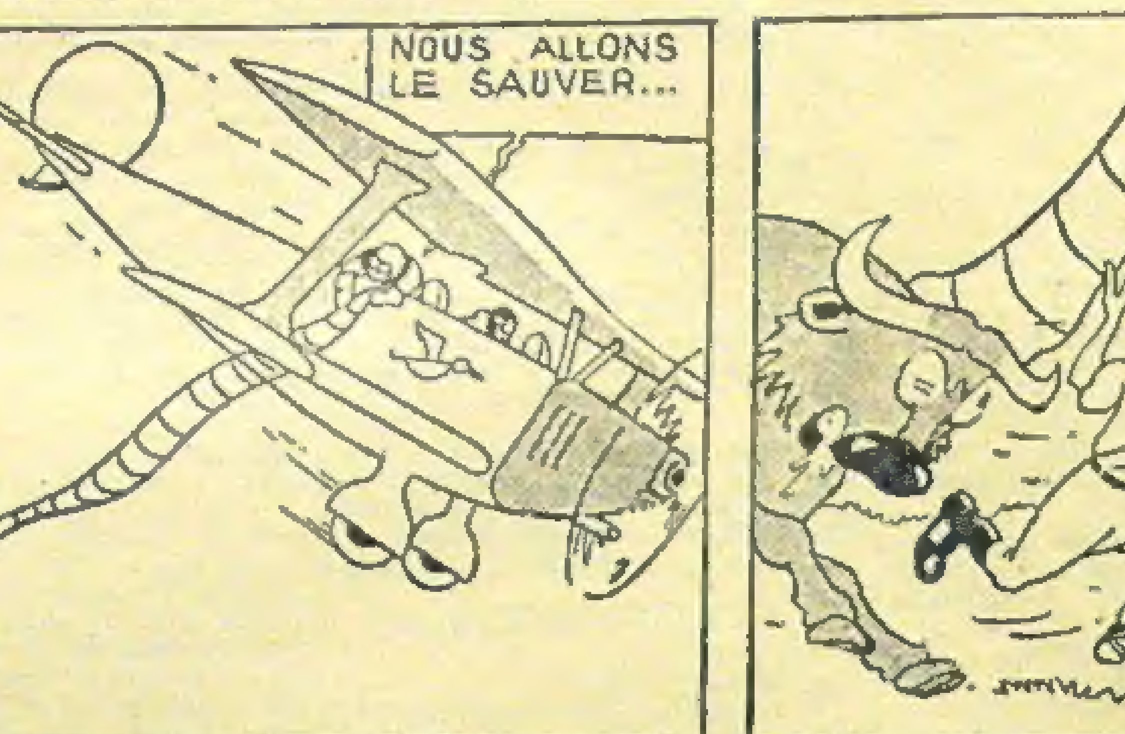
Après une aventure sinistre, ils font la rencontre d'un bon père Missionnaire qui les conduit à son poste.

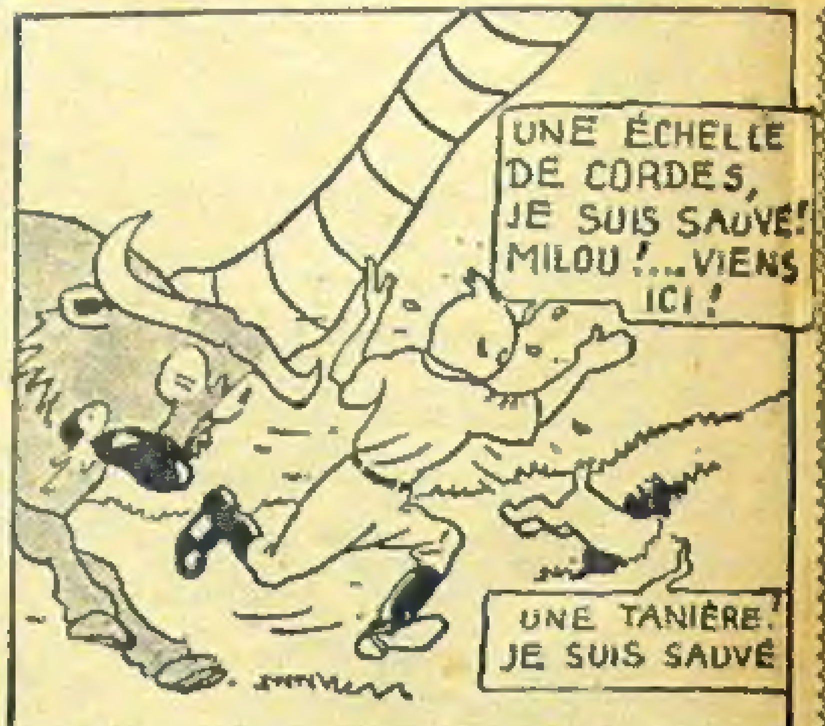
Mais un chef de la tribu des Ba-Bao-Ro'm, les adversaires de celle des M'Hatouvu, veut faire périr Tintin.

Milou apporte à Tintin une lettre qu'il vient de trouver et qui lui permet de découvrir un espion qu'il interroge.

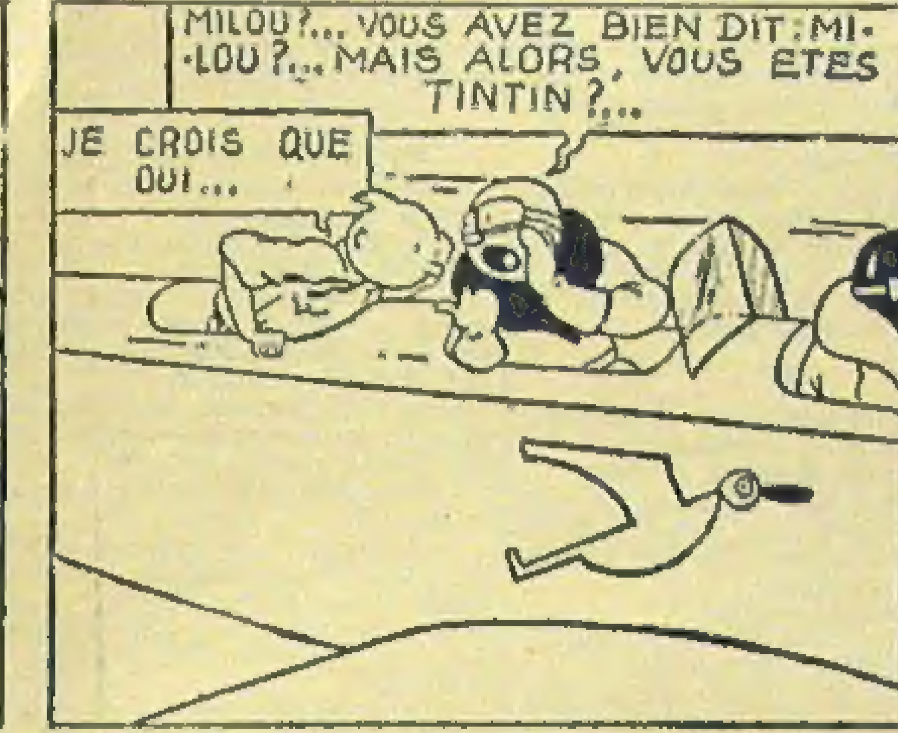
Il perce ainsi un complot et emmène son prisonnier au poste de police.

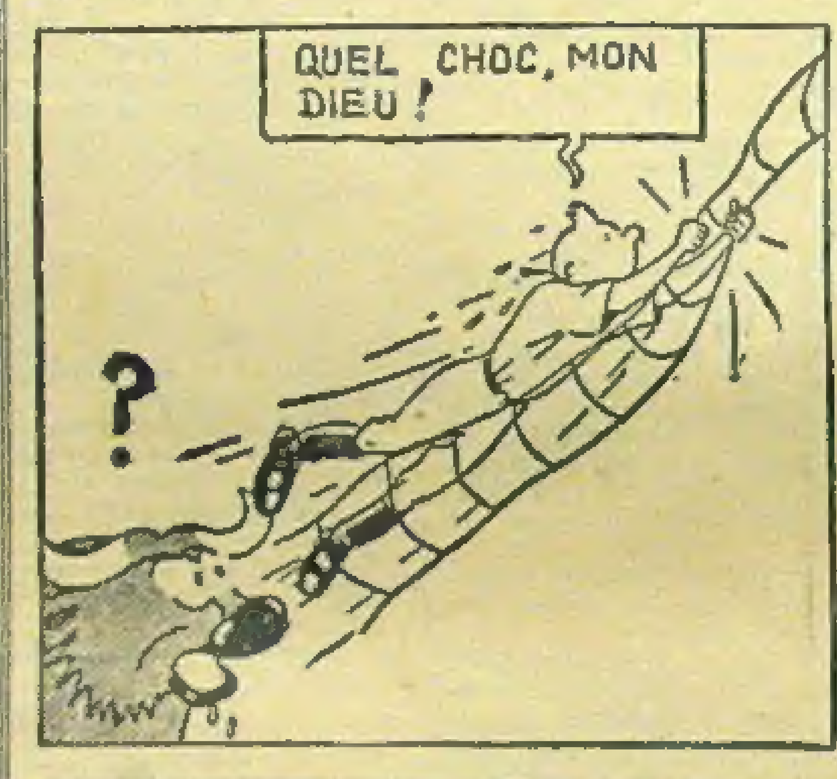
Après avoir filmé des girafes, détruit un rhinocéros à l'aide d'une cartouche de dynamite, il est découvert par des aviateurs qui s'étonnent de voir un humain dans ces parages.

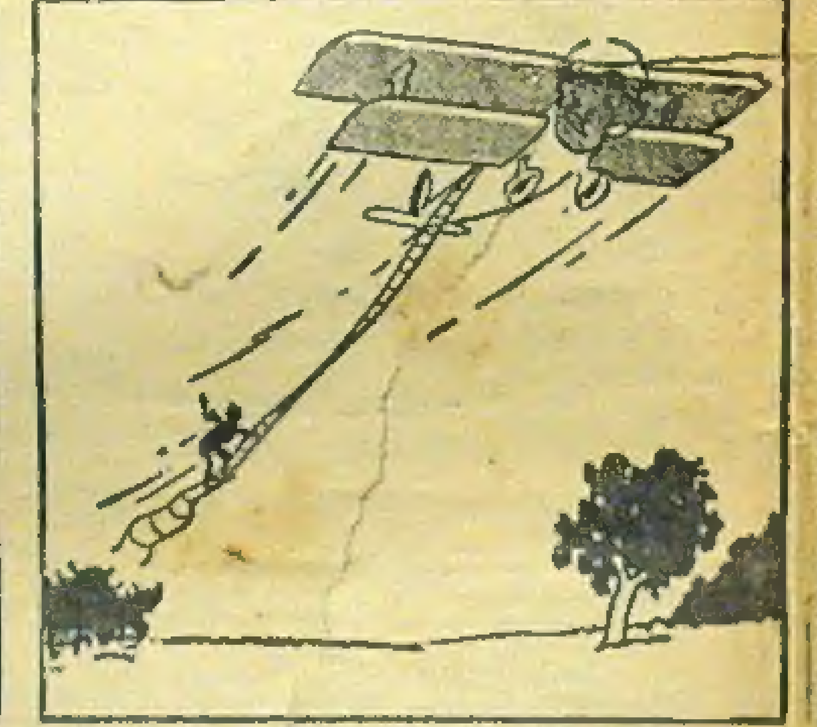




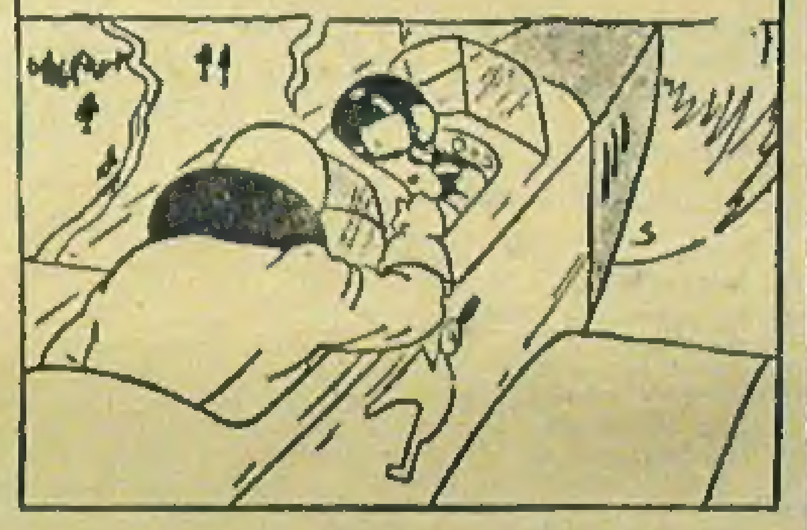




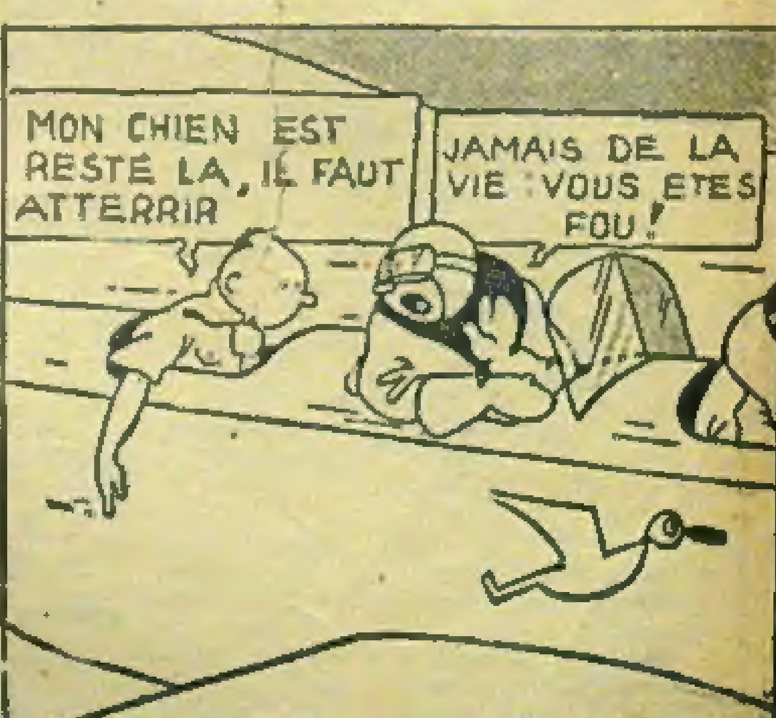


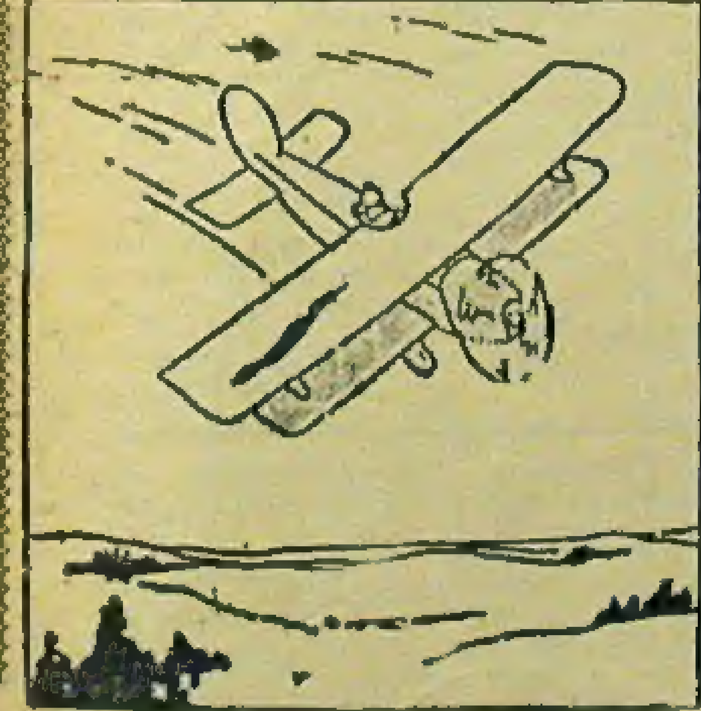


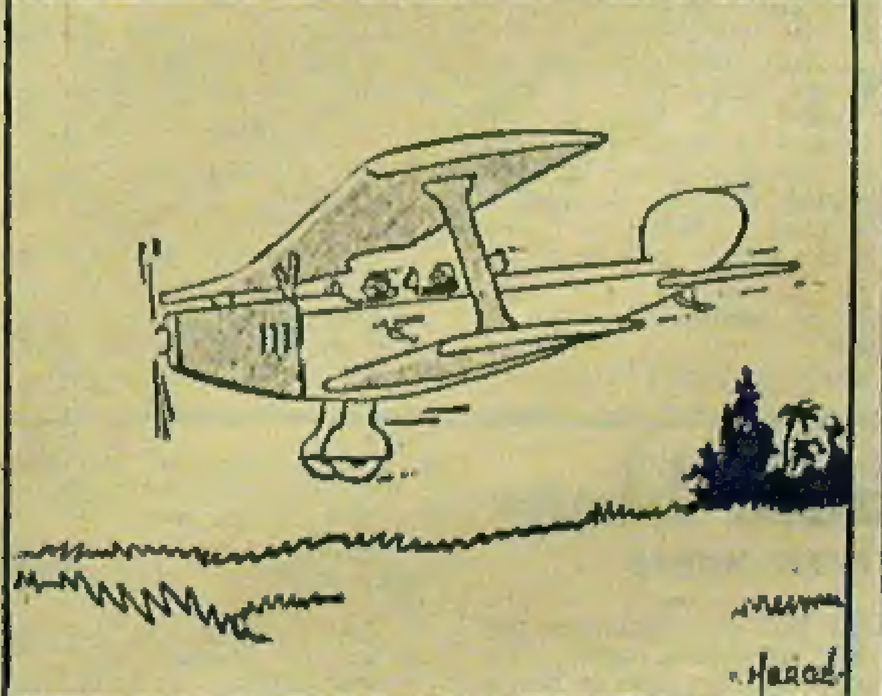




IL ETAIT MOINS CINQ, N'EST CE PAS ?







LE COURRIER DE JACQUES CŒUR

Jean VILLAIN, à CHATEAUDUN. — Pour les places de premier, envoyez une déclaration signée de votre maître.

FIER MARSEILLAIS. — Bravo ! bravo ! Les cinq abonnements sont bien parvenus. Il vous a été répondu par lettre particulière ; mais c'est ici, devant tout le monde, que je veux : 1. Vous remercier de votre fructueuse propagande ; 2. Vous féliciter pour vos succès scolaires et les distinctions si méritées. Vigoureuse poignée de main.

UN GROUPE DE CŒURS VAILLANTS À MARCQ. — Oh ! les gentils enfants de chœur ! Assurément, votre missel aura les honneurs du journal. A vous tous, bien amicalement.

Emile GIROMAGNY, à ST-SAUVEUR. — Lisez, mon jeune ami, C. V. no. 1 du premier janvier 1933 au sujet des bons-primes.

POUCHAIN, à MAISONS-LAFFITTE. — Heureux de votre joie. Merci de vos vœux.

M. l'abbé Paul RIOLON, à BRESSUIRE. — Toutes mes excuses, mon cher confrère, pour le retard apporté à vous répondre. Vos deux lettres sont bien parvenues, et c'est avec joie que nous donnerons dans C. V. la frimousse de vos petits gars. Pour le concours, les explications arriveraient trop tard. Mais vous les aurez sûrement vues dans le journal ; nous essayons d'être claire et répétons généralement les avis une seconde fois.

Voulez-vous assurer mes jeunes lecteurs de Notre-Dame de mon amical souvenir et croire à mes sentiments bien reconnaissants et dévoués.

Jacques MAGNIER, à PARIS. — Votre bonheur se double du mien. Jouissez donc pleinement de votre joli enfant. Mais puisque vous m'assurez de votre reconnaissance, laissez-moi vous dire, petit Jacques, qu'à C. V. toute gratitude se transforme en prières et propagande. Je sais que vous ne nous oubliez pas dans les premières ; seulement, il n'est pas défendu d'user des deux moyens ; aussi, je tiens à votre disposition les numéros spécimens qui vous seront nécessaires pour essayer le recrutement d'abonnés nouveaux qui, grâce à vous, auront chaque semaine un journal sain et amusant à lire. Un vigoureux shake-hand pour vous décider.

L. KRAFFT, à MULHOUSE. — Très bien vos devinettes, elles passeront.

Noël DURIEZ, à AIRE-SUR-LA-LYS. — Je n'ai pu vous répondre parce que vous n'avez pas indiqué de quel concours il s'agissait. En tout cas, les indications nécessaires ont sûrement été données dans le journal en temps utile. Merci de vos vœux et bien cordialement.

Jean MATILLON. — La surprise, ainsi, a été plus grande. Vous voyez que le travail est récompensé déjà ici-bas. Vous me dites beaucoup de bonnes choses dont je vous suis reconnaissant, mais ne me parlez pas de votre propagande C. V. Y pensez-vous ?

Paul BOREUX, à BAVAY. — Romancier à 12 ans et demi ! Ça c'est un record, et vous auriez sûrement remporté la palme au concours de 1932 pour les moins de 15 ans, si vous aviez posé votre candidature. Avez-vous fait lire votre œuvre à une grande personne ayant toute votre confiance ? Donnez-moi, en toute sincérité, son avis. Bien à vous.

L. GILBERT, à FLEURY (Aude). — Revoyez notre no. 10 du 8 mai 1932 où nous donnions toutes les indications pour confectionner soi-même une reliure solide ou bien adressez-vous à l'Office général des œuvres, 80, rue de l'Université, Paris.

ALOUETTE LABORIEUSE. — Quelle émotion, en effet ! et combien vous avez dû trembler encore ! Dieu, heureusement, a exaucé vos prières. Remercions-Le ensemble et demandons-Lui de vous garder tous unis. Mes vœux de complet rétablissement au « grand Scout ».

LILAS ROSE. — Vos vœux charmants m'ont profondément touché. C'est cela, continuez à prier pour Jacques Cœur ; il vous le rendra, allez !

René VALLÉE, à SAINT-CALAIS. — Merci et bien cordialement.

Jacques Cœur.

Attention ! C'est le 1er mars que les réponses du concours doivent être parvenues à M. Jacques Cœur, service des Concours, 82, rue de l'Université, Paris (7e).

N'oubliez pas de relire le règlement de ce concours dans les numéros 7 et 8 de CŒURS VAILLANTS.

Les Mémoires d'un poupon de celluloïd

Résumé

Un bon poupon de celluloïd attend, derrière la vitrine du marchand de jouets, qu'un acheteur vienne le délivrer de sa prison.

Un vieux monsieur l'achète pour sa petite fille dont la joie ne connaît pas de bornes.

Après avoir vécu des jours heureux auprès de la petite France, le voici dans la famille Valbert, en compagnie de la petite Ecoette.

Hélas ! on l'abandonne...

Mais trois petits enfants l'ont recueilli. Ce sont Ulric, Pierrot et le tout petit Jean-Marie.

C'est dimanche. Le papa descend à la Messe avec les aînés pendant que la maman garde à la maison le petit Jean-Marie.

Mlle Anna vient, avec sa petite sœur Isabelle, leur rendre visite, puis elles emmènent chez elle le petit poupon, qui a donc encore une nouvelle famille, dont le père, M. Borde, était paralysé. C'est Mme de Sayens, sa sœur, qui s'occupe de la maison.

Anna sortait de l'usine Muller, où elle avait, comme tous les jours, fourni ses huit heures de travail. Elle entra sanglée dans son manteau bleu foncé, boutonné jusqu'aux oreilles et luisant de pluie.

Comme elle se penchait très bas pour embrasser son père, celui-ci la retint par les deux mains.



Nous étions cinq, plus un grand soldat.

— Montre-moi ta mine... Elle est meilleure ce soir !

— Le vent m'a mis du fard !

— Tes yeux sont encore creux, ma pauvre petite. Il me semble que tes joues continuent à maigrir ?...

— Non ! non ! Papa !... J'appartiens à l'espèce des gens minces. Je suis forte, je vous l'assure.

Elle se détourna pour étouffer un accès de toux.

Pourtant, l'infirme avait eu le temps d'ajouter à voix basse :

« Ce qu'il faudrait maintenant, c'est décider Isabelle. »

Anna suspendit son manteau dans le vestibule. Elle donna, en passant, une caresse à ses chats et commença à dresser le couvert. Ses gestes étaient, ce soir-là, plus saccadés que d'habitude et, parfois, les assiettes se heurtaient dans ses mains.

« Aide ta sœur, grand bébé ! » commanda M. Borde à sa plus jeune fille.

Les trois chats sentaient l'odeur du bouillon ; ils commençaient à miauler en dressant la queue ou en se fouettant aux barreaux des chaises. Les chats, dans la famille Borde, étaient très gâtés, et jamais un repas ne se prenait sans eux.

Après le dîner, qui fut frugal, le pauvre père demanda son lit. A ce moment, l'horloge de la cathédrale égrenait lentement huit coups. M. Borde se retourna pour dire :

« Comme elle a une voix profonde, ma cathédrale !... On dirait qu'elle a recueilli, durant les années noires, tous les sanglots qui montaient sous ses voûtes. Sa mission était de consoler, de relever les fronts tristes. Mais, quand sa ville est endormie, alors elle se souvient tout haut, et elle pleure !... »

IX

Mme de Sayens, Anna et Isabelle s'installèrent autour de la table. Ma petite maman veillait ordinairement jusqu'à neuf heures et demie. Elle n'allait point au lit, d'ailleurs, sans m'avoir déshabillé et couché.

« Non !... non !... s'exclama Mme de Sayens en repoussant son dessus de buffet au crochet et en se renversant dans son fauteuil, non, non ! C'est inutile !... Je ne continuerai jamais ! »

Anna leva les yeux.

— Vous sentez bien que si, ma tante.

— Comment, je sens bien que si ?... Et pourquoi ?...

— Parce que le coursier du magasin Volrange viendrait après-demain nous réclamer l'ouvrage et que nous aurions des reproches s'il n'était pas livré.

— Anna, ne commences-tu pas à être rassasiée de l'existence ?...

Anna semblait presque sèche, ce soir. Hélas ! De sa concentration venait toute sa force... Un instant je crus qu'elle allait parler, mais elle se tut.

(A suivre.) — Berthe Colardeau.